

# Les mirages de la vie : [suite]

Autor(en): **Hager, Nelly**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **25 (1887)**

Heft 12

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-189721>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

lè dou farceu ; mà se vo volliâi ein agottâ, se desiront à l'hommo et à la fenna, le sarâi onco bin meillâo s'on lâi mettâi on bocon dè cé lard qu'est peindu âo pliafond ; mà c'est por vo, kâ por no n'èin n'èin pas fauta. Ein deseint çosse, lo gaillâ montè su onna chaula, copè on cartâi dè bâcon, et lo fourrè dein la mermita sein que la fenna diéssè on mot, tant l'étâi cura dè vairè clia manière dè fèrè la soupa.

Quand la soupa fut presta, le fut medjà, trovâie adrâi bouna, et l'est dinsè que lè dou rusâ compagnons, sein avâi z'u l'air d'avâi demandâ oquîè d'autro que 'na mermita et 'na gota d'édhie, ont z'u dè quiet fèrè 'na crâna soupa que lè z'a adrâi bin repessus.

## LES MIRAGES DE LA VIE

### IV

Au mois de juillet, les perplexités de la jeune fille augmentèrent ; les vacances allaient arriver ; Lucie retournait en Alsace pour commencer son œuvre ; resterait-elle donc seule à l'institution ?

Les lettres d'Elio commençaient à ne plus lui suffire, et elle constatait avec amertume qu'il ne lui parlait jamais de retour et ne faisait aucune allusion au bonheur de la revoir.

S'il avait déjà donné son cœur ? s'il allait ne pas l'aimer ?...

Elle fut tout à coup demandée au parloir par Mme Amurat, un matin, avant dix heures...

Elle frémit, pressentant un malheur ; en effet, un télégramme ainsi conçu lui fut remis :

« Votre mère très malade. Viendrez-vous ?

« MÉLINDE. »

— Oh ! oui, s'écria-t-elle toute tremblante, je pars aujourd'hui même.

— Oui, ma fille, dit la directrice, c'est votre devoir ; mais à qui vous confier ?

— A moi, reprit Mme Amurat ; nous allons prendre le train de midi ; j'emène aussi Juliette. Mon procès, que je croyais près de finir, recommence sur nouveaux frais. Tous les ennuis qui m'assaillent me donnent une fièvre continue. Revoir mon pays natal me rendra les forces dont j'ai besoin pour cette terrible chose qu'on appelle un divorce.

Lucie Siebel apprit le subit départ de son amie avec un regret poignant, mais elles échangèrent une promesse solennelle de se revoir en Alsace ou en Provence ; leur affection était désormais indissoluble ; elle avait pour base des souvenirs de douleur...

Pendant que le train express emporte Céline vers sa chère Provence, des mirages, tour à tour funèbres ou enivrants, obscurcissent ou illuminent son imagination.

Tantôt elle croit voir sa mère mourante, lui disant un éternel adieu, ou bien étendue sur un lit funèbre, et elle ne peut retenir ses larmes.

Tantôt sa mère guérie l'accueille avec les plus tendres caresses, et lui présente Elio Sauze, beau comme Antinoüs, éloquent comme Mirabeau, épris comme Roméo.

Allait-elle répondre à son attente ? avait-elle la beauté, le charme, l'esprit capable de le conquérir ?

Non, elle allait le désenchanter, et puis Ludovic n'avait-il pas dit qu'il était malheureux ?

Pour une jeune fille, il n'y a que les peines d'amour qui comptent... S'il en aimait une autre ?...

Elle passait ainsi de l'espoir au découragement, de la confiance au doute, se répétant ses vers en y cherchant une étincelle d'affection pour éclairer ses incertitudes ;

mais elle n'y trouvait que des réticences qui la faisaient pâlir.

— S'il souffre, je le consolerais, et s'il ne peut me donner l'amour, je me résignerai à son amitié.

Dans toute âme féminine, le dévouement a des germes qui ne demandent qu'à se développer.

Marseille ! Marseille ! l'antique cité grecque se montre à l'horizon, le vent qui souffle annonce l'approche de la mer ; le cœur de Céline bat à briser sa poitrine, mais elle refoule toutes ses impressions de peur de les profaner.

A la gare, elle se penche à la portière, anxieuse. Un beau et élégant jeune homme, la figure intelligente, s'approche...

— C'est Elio, murmure-t-elle ; elle sent ses lèvres se décolorer, ses genoux fléchir... Elle voudrait l'appeler, lui dire qu'elle l'a deviné dans la foule...

Elle aperçoit M. Mélinde et n'a plus qu'une pensée... sa mère !... Dans quel état va-t-elle la retrouver ?

— Elle est beaucoup mieux, lui répond son beau-père, vous revoir achèvera sa guérison ; mais Ludovic est bien mal. Elio Sauze et moi avons cru qu'il allait mourir dans nos bras cette nuit... et son émotion révèle toute la tendresse qu'il porte à son fils adoptif.

— Qu'a-t-il donc ? demande Mme Amurat.

— Une fièvre typhoïde au dernier degré.

— C'est très contagieux.

— Oui, ma sœur ; aussi Juliette et toi allez habiter ma maison de campagne, où Céline ira vous rejoindre après avoir embrassé sa mère.

— Non, je resterai près d'elle, je soignerai Ludovic si vous le permettez ; la contagion est pour ceux qui ont peur et je ne la crains pas.

Elle se retourne : son bel inconnu s'éloignait avec une jeune femme... Non ce n'était pas Elio !...

(A suivre.)

Dans je ne sais plus quel canton de la Suisse existe encore un usage singulier. Le jour de la cérémonie nuptiale, les amis des deux fiancés leur offrent comme cadeau de noce un grand fromage commandé pour la circonstance.

Ce fromage conjugal reste aux jeunes époux comme un souvenir de famille. Sur la croûte desséchée, ils graveront, par une entaille les naissances et les baptêmes, par une croix les morts.

Cette coutume bizarre date de 1660 et on affirme avoir vu de ces fromages qui avaient plus de cent ans.

Un fromage de gruyère, ce n'est pas tout à fait une couronne d'oranger. Mais la poésie n'est-elle pas toujours où la tradition la place, où la met le cœur.

Ce fromage vénéré, qui se transmet dans la vieille armoire de génération en génération, est comme un registre de famille, les tablettes et les annales du foyer.

Ici les nouveaux-nés, là les défunts. D'un côté, c'est la vie, de l'autre, c'est la mort. Ces entailles, ce sont des berceaux, ces croix, ce sont des tombes.

*Larmes de crocodile.* — Le titre de la dernière pièce de V. Sardou a suggéré à quelques chercheurs l'idée de rechercher l'origine de cette expression si communément usitée. Il s'agit donc de savoir si le